

LE PUBLICISTE.

OCTIDI 28 Messidor, an VIII.



Débats du parlement d'Angleterre. — Lettre du général Sainte-Suzanne au général Feval. — Détails de ce qui s'est passé au Champ-de-Mars, à la fête du 14 juillet. — Extrait du discours prononcé par le ministre de l'intérieur, Lucien Bonaparte. — Nouvelles officielles annonçant l'entrée dans Malte de plusieurs bâtimens chargés de vivres. — Nouvelles diverses.

DANEMARCK

De Copenhague, le 28 juin (9 messidor).

Sept bâtimens de guerre et 5000 hommes de troupes, faisant partie des forces russes attendues depuis si long-tems d'Angleterre, sont arrivés à la rade de cette ville le 5 de ce mois (24 juin).

Un second convoi est attendu à chaque instant. Il a, dit-on, 6,000 hommes de troupes à bord. C'est à ces 9,000 hommes que se trouve conséquemment réduit ce corps de 18 mille Russes que les Anglais employèrent à leur fameuse expédition sur les côtes de la Batavie. Le gouvernement anglais, après avoir sacrifié assez inutilement la majeure partie de ces troupes au Helder, a cru qu'il pouvoit être utile de bien traiter les 9,000 hommes qu'il renvoyoit en Russie. La plupart des soldats ont été habillés à neuf avant leur embarquement. Les officiers ont reçu une somme assez forte à titre de dédommagement. Mais cet argent ne leur a pas fait oublier ce qu'ils ont éprouvé de la part des Anglais. Ils dépensent ici les guinées qu'ils ont reçues d'eux, et se plaignent hautement de leur conduite.

ITALIE.

De Vérone, le 29 juin (10 messidor).

Notre ville, toujours influencée par la noblesse dont on connoit le dévouement à la maison d'Autriche, conserve le même esprit & les mêmes dispositions. Les patriotes cisalpins, que l'on a conduits ici au moment de l'invasion des Français, courent le plus grand danger en arrivant. La multitude, excitée par des émissaires, vouloit les massacrer. On n'eût que le tems de les faire entrer dans l'arène, où ils sont gardés par un corps nombreux. On a aussi de la peine à garantir les prisonniers français des mauvais traitemens.

De Gènes, le 1^{er} juillet (12 messidor).

Nous avons encore à gémir des ravages de l'épidémie; un grand nombre d'habitans vont respirer à la campagne un air plus salubre, & notre cité, jadis si populeuse, paroît aujourd'hui très-déserte.

Nous continuons aussi d'éprouver un fléau non moins terrible, & dont nous n'attendons gueres la cessation qu'à la prochaine récolte. Le cœur attendri devine assez que c'est la disette. Il ne reste plus au gouvernement & aux particuliers de moyens pour approvisionner la ville. On paie la

mine de bled 180 fr. Toutes les autres denrées ont éprouvé une hausse proportionnelle.

PRUSSE.

Extrait d'une lettre de Berlin, le 25 juin (6 messidor).

On est très-satisfait à Berlin & à Stettin, de voir l'empereur battu. Ces deux cours sont bien-aises que Bonaparte ait joué leur jeu, & qu'il ait chassé les Autrichiens de l'Italie, où l'on ne vouloit pas qu'ils s'aggrandissent trop.

On est disposé au nord à élever une barrière devant l'ambition britannique.

Kalisfort, ambassadeur de Londres, arrive ces jours-ci à Berlin. C'est sans doute parce que l'Angleterre suppose à la Prusse des plans qui ne lui plaisent pas.

ALLEMAGNE.

De Nuremberg, le 5 juillet (16 messidor).

Le prince héréditaire de la Tour & Taxis est passé dans la nuit du 2 par cette ville. M. Wickham, ministre d'Angleterre, est aussi arrivé ici de Ratisbonne.

On ne sait rien de bien certain sur le progrès de l'ennemi. Il paroît qu'il est entré, le 2 de ce mois, 600 Français à Eichstadt; la poste de cette ville n'est point arrivée depuis deux jours; du reste, les ennemis n'étoient point encore hier à Pleinfeld. Il est encore arrivé hier dans cette ville des prisonniers & des Français blessés. Il ne cesse de passer par Amberg des bagages autrichiens escortés par des détachemens.

De Bamberg, le 6 juillet (17 messidor).

Il y a maintenant dans les environs de Brannau, une armée de réserve de 40 bataillons & 10 régimens de cavalerie. L'on espère toujours qu'un armistice aura lieu incessamment; l'on remarque déjà que les différens corps qui traversoient le pays de Bamberg, ont ralenti leur marche. Les dépôts de divers régimens autrichiens & de cercles, les bagages de F. M. L. de Simbschen & du général Dallago, & quelques détachemens de cuirassiers & de dragons, ont défilé successivement par cette ville. On attend le grand hôpital qui étoit à Ratisbonne.

On dit que les Français ont poussé des partis jusques dans le baillage de Roth, situé à peu de distance de Nuremberg. Le commissaire autrichien a quitté hier cette dernière ville; les convois qui prenoient la route d'Amberg, se dirigent maintenant par Turndorf, Tumbach vers Auerbach.

D'Augsbourg, le 8 juillet (19 messidor).

Le prince Charles est, dit-on, à Braunau, forteresse de

L'Autriche, sur la frontière de la Bavière. Il rassemble dans le district d'Inn une armée pour couvrir les états héréditaires. L'opinion générale parmi les Allemands éclairés, est que la maison d'Autriche commence à connaître ses dangers; que le prince Charles n'a repris les armes qu'à condition qu'on s'occupera sérieusement de la paix, et qu'il ne rassemble des nouvelles forces que pour en obtenir de meilleures conditions.

Le général Moreau est véritablement aimé dans tout le pays que son armée occupe. Quand il arrive dans des villes, comme Augsbourg, Munich, &c, une foule immense se précipite sur son passage. Il se conduit par-tout en vainqueur juste, modeste et généreux. Le général Dessolles, son chef d'état-major et son ami intime, est digne en tout de seconder ses intentions. L'intimité qui existe entre le général Moreau, le général Dessolles et le général de brigade Lahory, est une de ces réunions bien heureuses, et dont la république cueille les fruits.

A N G L E T E R R E.

De Londres, le 2 juillet (15 messidor).

Chambre des communes. — Séance du 1^{er} juillet (12 messidor).

La chambre s'étant formée en comité en pour prendre en considération l'importation des vins de France, des isles de Jersey, Guernesey, &c. M. Rose dit que le bill qui permet l'importation des vins de France, des isles susdites, conformément aux termes du traité fait avec les Français pendant l'espace de douze ans, à partir de l'année 1786, étant expiré, il propose de le renouveler.

La résolution passe & le rapport est ordonné pour le lendemain.

Chambre des pairs. — Séance du 2 juillet (15 messidor).

A trois heures & demie le roi se rend à la chambre avec la solennité accoutumée, et s'assoit sur son trône. La chambre des communes, l'orateur à sa tête, paroit à la barre. Sa majesté déclare qu'elle a donné sa sanction royale au bill intitulé : *Acte pour l'union de la Grande-Bretagne & de l'Irlande, ainsi qu'au bill de la loterie du diamant Pigot, et à celui de l'état du duc de Richemont.*

Sa majesté se retire ensuite, & retourne à son palais de Saint-James.

R É P U B L I Q U E F R A N Ç A I S E.

A R M É E D U R H I N.

Le lieutenant-général Bruneteau Sainte-Suzanne, au général Leval.

Au quartier-général d'Hochheim, le 16 messidor.

« La journée, mon cher général, a été fort heureuse: nous sommes à Rodelheim; les troupes se sont très-bien conduites: la légion polonoise sur-tout s'est battue avec beaucoup de bravoure. L'ennemi se retire sur la rive gauche du Mein ».

Salut & amitié. *Signé, SAINTE-SUZANNE.*

« Le quartier-général est transporté aujourd'hui à Hochst, & nous sommes maîtres des hauteurs de Berghen ».

Signé, LEVAL.

De Strasbourg, le 18 messidor.

L'armée autrichienne en Bavière continue sa retraite derrière l'Inn. Ingolstadt est investi par nos troupes qui se

sont emparées de Landhutt & Wasserbourg. Le corps de Grenier sur la rive gauche du Danube s'est porté sur Eichtett, & s'est avancé de-là vers Neumark dans le Haut-Palatinat.

Hier, le préfet a installé avec beaucoup de solennité le tribunal criminel de notre département & le tribunal civil de l'arrondissement de Strasbourg. La cérémonie s'est faite avec pompe. Le préfet, escorté par le corps des gendarmes, stationné dans notre ville, & par une compagnie de grenadiers, accompagnés par le maire & les adjoints municipaux, les généraux Fretag & Jordy & tout l'état-major de cette place, par le secrétaire-général de la préfecture, les juges de paix & autres fonctionnaires publics, s'est rendu au palais de justice, où il fut reçu par les juges assemblés. Les citoyens Miller, président; le citoyen Mathieu, commissaire du tribunal criminel, & les citoyens Laquante, président, & Spiehpan, commissaire du tribunal civil, ainsi que le préfet, firent des discours analogues à la cérémonie.

Le tribunal d'appel des deux départemens du Rhin sera installé demain par le préfet du Haut-Rhin. Les citoyens de notre département, qui en sont nommés membres sont déjà partis pour cette destination.

Les sous-préfets de Saverne, Bau & Wissenbourg ont dû installer hier les tribunaux qui seront établis dans ces villes.

De PARIS, le 27 messidor.

A la suite de la cérémonie du 14 juillet, les invalides qui avoient reçu des médailles au temple de Mars, accompagnés de deux de leurs camarades, âgés l'un de 104 ans, et l'autre de 107 ans, ont dîné chez le premier consul avec les membres des principales autorités de la république.

Les toasts suivans ont été portés :

1^o. *Le premier consul.* Au 14 juillet et au peuple français, notre souverain.

2^o. *Le second consul.* A nos armées et aux héros vainqueurs de l'Italie et du Danube.

3^o. *Le troisième consul.* A la paix qui sera le fruit de nos victoires.

4^o. *Le citoyen Roger-Ducos, président du sénat-conservateur.* A la constitution qui a rallié tous les Français.

5^o. *Le citoyen Jard-Pauvilliers, président du tribunal.* A la philosophie et à la liberté civile.

6^o. *Le général Berthier.* Au gouvernement, au sénat-conservateur, au tribunal et au corps législatif.

Dans un discours que le premier consul a adressé aux troupes, on a remarqué la phrase suivante :

« De retour dans les camps, dites à vos camarades que, pour l'époque du premier vendémiaire, où nous célébrerons l'anniversaire de la république, le peuple français attend ou la publication de la paix; ou, si l'ennemi y mettoit des obstacles invincibles, de nouveaux drapeaux, fruits de nouvelles victoires ».

L'enthousiasme pour Bonaparte a été universel. Ceux qui n'avoient vu, couraient pour gagner un passage eussent le revoir. Par-tout retentissoient des cris de *vive Bonaparte*. Il avoit le grand costume consulaire, habit écarlate, brodé en or: il a plusieurs fois parcouru le Champ de Mars, passant les troupes en revue, accompagné des deux consuls, entouré d'un nombreux état-major, de plusieurs ministres et conseillers d'état, tous à cheval.

Un citoyen pénètre dans un groupe qui l'entourait et se trouve près du citoyen Caffarelli, conseiller-d'état, et lui

demande : *Où est le premier consul ?* j'arrive de quarante lieues pour voir Bonaparte, et je veux le voir.

Un autre se glisse contre les chevaux, baise la housse qui couvrait son cheval et se retire.

— Nous regrettons de ne pouvoir transcrire du beau discours du ministre de l'intérieur que cet éloquent morceau qui a excité des applaudissemens universels :

« Soudain le feu sacré jaillit et parcourt toutes les veines du corps politique, des millions de bras se lèvent, le mot de liberté résonne de toutes parts. . . . La Bastille est conquise.

« Je ne retracerai point tous les détails de ce jour à jamais mémorable, qui fit germer dans tous les cœurs le même enthousiasme ; de ce jour où les habitans les plus éloignés virent célébrer, au milieu de la plaine voisine, la même solennité qui nous réunit dans le temple de la valeur.

Cette grande époque de la confédération nationale rassemble, pour la onzième fois, le peuple français sous les auspices de la liberté victorieuse. Les plus nobles pensées, les sentimens les plus élevés, les vœux les plus unanimes consacrent la fondation de cette fête & doivent accompagner son retour.

Nulle image funebre ne se mêle à son premier souvenir ; car elle fut instituée au milieu de la joie, de la concorde & de l'espérance universelle. Alors les enfans de cette grande famille, placés entre les deux mers, le Rhin, les Alpes & les Pyrénées, se trouverent en présence pour la première fois : alors devant le monde & le ciel, ils jurèrent tous ensemble de vivre & de mourir libres ; ils ne jurèrent point en vain, & les trois parties de la terre, aujourd'hui couvertes de leur sang & de leurs trophées, savent comme ils tiennent leurs promesses.

« A l'heure où ce serment fut prononcé, un petit nombre d'hommes aveugles voulut résister ; mais le temps prescrit étoit venu où l'agriculture & l'industrie devoient voir tomber les fers dont elles étoient chargées & où les cent têtes de l'hydre féodal devoient être abattues. . . . Le peuple tout entier se précipita vers ses défenseurs & fit pencher de tout son poids la balance où se pesoient ses destinées. . . . Arrêtons nos regards sur cet accord sublime ; les mouvemens causés par les factions ou par les petits-intérêts de ceux qui se disputent le pouvoir, ont-ils ce caractère solennel & sacré ?

« Mais pourquoi faut-il que l'esprit humain, en déployant toute sa force, ne sache pas toujours la retenir ?

« La philosophie qui avoit prévu la révolution voulut la diriger : que peut la pilote contre tous les vents déchaînés à-la-fois ? Souvent les amis de la patrie posèrent une digue qu'ils croyoient insurmontable, & que le torrent bientôt après entraînoit dans son cours : découragés, les uns cédèrent à l'orage ; d'autres expirèrent victimes de sa fureur, & la liberté travestie, défigurée, devint tour-à-tour le jouet & l'idole des factions assassines. . . . Alors les jours de deuil, alors les années funestes, alors les guerres intestines. . . . Ce temps appartient à l'histoire des fureurs humaines : qu'il reste loin de nos souvenirs.

« Si la révolution la plus nécessaire, la plus favorable aux hommes a tant vu d'événemens déplorables, combien cette grande leçon doit nous pénétrer d'un sentiment conservateur ! elle nous a coûté bien cher. . . . Dans les siècles à venir qu'elle arrête le bras de quiconque pourroit encore penser, sans frémir, à des révolutions nouvelles. Ainsi, en observant la marche des événemens qui se parent ce jour de

celui dont nous célébrons l'anniversaire, nous trouvons à chaque pas des motifs pour nous défier des seconsses politiques ; l'expérience de nos maux nous répète qu'on ne peut pas en prévoir le terme, & cette observation nous ramène au sentiment de la concorde, dont nous célébrons aussi la fête : si le peuple le meilleur, le plus éclairé, fut entraîné par le tourbillon révolutionnaire, faut-il s'étonner que les hommes soient aussi faibles que les peuples ? Au milieu de ces tourmentes où tous les yeux sont couverts de ténèbres sur cette mer orageuse qu'agitent de toutes parts des vents contraires, quelle main peut tenir le gouvernail avec fermeté ? ni le vaisseau, ni les passagers, ni les pilotes eux-mêmes ne reconnaissent la route qu'ils doivent parcourir ; on se rapproche, on s'éloigne, on se heurte au sein des tempêtes et de la nuit : chacun s'arme et frappe au hasard ; on méconnoît quelquefois son allié le plus fidèle pour marcher sous l'étendard de son ennemi ; on ne s'aperçoit de ses méprises qu'au moment où les signaux salutaires se montrent à la clarté du jour, et tous alors s'étonnent d'être si éloignés du port qu'ils vouloient tous atteindre.

« Dans ces époques de délire, les erreurs, les fautes, les fureurs même, n'appartiennent qu'à la démence du temps, à la démence dont les individus ne sont point coupables, et dont nulle révolution ne fut, ne sera jamais exempte.

« Aujourd'hui, le regne des erreurs et des divisions est passé ; que sa mémoire périsse, et que le sentiment philosophique et religieux de la concorde, qui fait le bonheur des états comme le charme de la vie privée, achève de remplir tous les cœurs.

« La guerre intestine restera donc toute entière dans l'oubli ; mais elle vivra dans la postérité. . . .

— « Il est arrivé au gouvernement des lettres de Malte du 26 prairial ; elles annoncent que plusieurs bâtimens chargés de vivres sont entrés dans cette île, moyennant quoi elle se trouve approvisionnée pour long-temps. L'acte constitutionnel y a été porté par l'adjudans généraux Remy, qui avoit été expédié par le ministre Berthier ; et les soldats & les marins ont prêté le serment de fidélité, auquel ils ont ajouté celui de s'enterrer sous les ruines de la place, & de ne l'abandonner que lorsqu'ils auroient épuisé leurs dernières ressources. On peut regarder Malte comme définitivement assurée à la république.

(Article officiel.)

— Toutes les lettres qu'on reçoit d'Espagne expriment la joie qu'y ont produits les succès des armées françaises sur le Danube et en Italie.

— Suivant les dernières lettres reçues de Gibraltar, les vivres y sont extrêmement rares. La livre de bœuf s'y vend deux schelings trois deniers. Le prix des autres comestibles est en proportion.

— Le corps de Condé a prêté serment de fidélité à la couronne d'Angleterre, entre les mains de M. Wickam.

V A R I É T É S.

Aux Rédacteurs du Publiciste.

Paris, le 25 messidor an 8.

Je vis hier une expérience étonnante et qui donne d'heureuses espérances pour les sciences, pour les arts, pour l'économie domestique et même publique ; car il en résulte que la consommation du bois sera prodigieusement diminuée ; la confection du charbon sera presque l'affaire de chaque ménage.

nage : toutes les parties constituantes de la combustion seront mises à profit ; la fumée rendra à l'utilité du consommateur tout ce qu'elle lui emporte ; elle fournira aux arts une matière conservatrice ; et enfin elle donnera la clarté la plus vive, la plus abondante, la plus agréablement colorée, sous les formes les plus variées, sans aucune dépense d'huile, de suif, de cire, ou d'aucune autre matière inflammable quelconque. Jamais on n'a pu espérer que ce grand problème, tirer la lumière de la fumée, *ex fumo dare lucem*, seroit aussi complètement résolu qu'il l'est par l'expérience du citoyen Lebon.

Je vais augmenter encore la surprise que doit vous donner cette annonce. L'appareil de la combustion étoit au rez-de-chaussée d'une maison, & la clarté à environ vingt-cinq toises de-là au troisième étage d'une maison voisine. Je vis l'appareil avec environ une trentaine de témoins, presque tous gens très-éclairés, & quelques-uns très-savans en chimie ; je le vis, dis-je, au rez-de-chaussée, & je vis ensuite, au troisième de la maison voisine, l'illumination placée sur une tablette de cheminée & qui auroit suffi pour éclairer magnifiquement une salle de cent pieds de large. Cette illumination, dis-je, provenoit du feu que je vis allumer au rez-de-chaussée dans la maison d'à côté.

Il faut m'expliquer, & je vais le faire sans aucun terme scientifique, sans vous parler ni de *pyro-ligneux*, ni d'*hydro-gène*, ni même de *calorique* & de *gaz*. Les savans auront beau jeu à employer tous ces termes ; pour moi, je veux me faire plus ignorant encore que je ne le suis, & vous rendre ma sensation aussi naïvement si je puis, que les plus jeunes personnes qui étoient mêlées avec nous exprimoient la leur.

L'inventeur de l'expérience est le citoyen Lebon (rue & isle Saint-Louis) homme de mérite, jouissant d'un état & d'une réputation qui repoussent tout soupçon de vaine jonglerie & de surprise au public. Il avoit invité un petit nombre d'amis, qui en amenerent d'autres, & j'étois de ceux-ci. Je jugeai, dès ses premières phrases, très-modeste & très-claires, qu'il s'agissoit, non d'un petit amusement de physique, mais d'une expérience profitable, long-tems méditée, exécutée savamment, où il a bien voulu mêler l'attrait de quelque agrément à une utilité évidente.

Il nous raconta l'occasion de son expérience, et cette occasion est très-simple. Il étoit assis au coin du feu & regardoit fuir la flamme et monter la fumée ; la fumée qui emporte tant de choses & ne laisse qu'un peu de charbon & de cendres. Qui ne s'est amusé quelquefois à regarder son feu brûler ? Je me suis demandé souvent quel plaisir j'y trouvois, quel plaisir y ont les sauvages, les enfans & jusqu'aux jeunes animaux, qui ont besoin d'apprendre, en se brûlant, à ne pas jouer avec lui ; car on s'aperçoit qu'ils sont charmés de son éclat mobile. Or, voici ce que gagne un philosophe à contempler le mouvement. Newton, en voyant tomber une pierre, entra dans la méditation infinie de la pesanteur, & arriva à la découverte de la gravitation universelle. Le citoyen Lebon, en regardant son bois qui se consumoit, et qui ne le dispensoit pas d'allumer, en outre, des chandelles le soir, a trouvé qu'avec moins de bois on pourroit se procurer plus de charbon, faire restituer, par la fumée, tout ce qu'elle

dérobe, & se donner le plaisir, sans frais, d'une illumination superbe.

Il a d'abord fabriqué une machine fort simple, une capse ou enveloppe, où il introduit assez d'air pour aider l'opération qui réduit le bois en état de charbon, sans déflagration totale et sans évaporation inutile. La fumée n'est point abandonnée indiscrettement dans l'espace de l'atmosphère, mais introduite dans des canaux qui la captivent, qui la menent où l'on veut, qui lui font subir des immersions répétées, qui lui font déposer ce qu'on juge à propos, qui la dépouillent au degré nécessaire et la purifient jusqu'à celui de l'inflammabilité la plus lumineuse, et qui, après en avoir tiré une substance précieuse et conservatrice, un acide plus parfait que celui de bien des vinaigres, lui rendent enfin la liberté & laissent échapper en des torrens de clartés, qui d'abord colorés, finissent par la blancheur la plus éclatante & la plus pure.

Je lui laisse le soin d'expliquer aux savans, & cette machine & l'artifice de ses canaux, & celui de ses cuves d'immersion pour la fumée, & la nature de l'acide qu'il retire, & le degré de clarté de sa flamme. Je ne me charge de vous dire que ce qui nous frappa tous : peu de bois, qui donne, après avoir servi, de très-bon charbon en quantité ; la fumée dirigée à volonté ; la partie de cette fumée qui peut donner la plus abondante lumière, conduite à près de vingt-cinq toises, & qui le seroit de même à cent, voilà ce que nous vîmes.

Il nous entretint de quelques uns des usages qu'il fait de la fumée, de ses produits, soit de l'acide soit du gaz. Il nous dit, par exemple, que par ses procédés un ballon aérostatique pourroit être enflé à quatre ou cinq fois meilleur marché que par la méthode actuelle.

Nous pensâmes de nous-mêmes au parti que l'on pourroit tirer de sa flamme pour les illuminations, pour les feux, pour des signaux de nuit & des communications télégraphiques. Mais sur-tout les utilités domestiques nous parurent nombreuses ; car enfin, si cette découverte est mise à profit, jugez quelle économie de bois, de charbon, de chandelle, &c. Cela vaut bien la peine d'être mis dans un journal, & je ne doute pas, citoyens, que vous n'engagiez le cit. Lebon à développer lui-même tous les avantages de son invention.

B. V.

Bourse du 27 messidor.

Rente provisoire, 19 fr. 38 c. — Tiers consol., 29 fr. 50 c. — Bons $\frac{3}{4}$, 1 fr. 42 c. — Bons d'arrérage, 88 fr. 25 c. — Bons pour l'an 8, 84 fr. 65 c. — Syndicat, 69 fr. 50 c. Coupures, 67 fr. 50 cent.

Le Défenseur de la Philosophie, ou Réponse à quelques satyres dirigées contre le fin du 18^e siècle, satire. Prix, 60 cent. À Paris, chez Moller, imprimeur, maison des Filles Saint-Thomas, vis-à-vis la rue Vivienne, & à son dépôt de nouveautés, palais du Tribunal, galerie de la République, vis-à-vis le café du théâtre.

Dictionnaire portatif français-italien & italien-français, extrait du grand Dictionnaire d'Alberti, suivi d'un Dictionnaire géographique & d'un catalogue des noms propres d'hommes & de femmes ; 2 vol. in-8^o brochés. Prix, 9 fr. & 10 fr. 50 cent. franc de port. À Paris, chez Delalain fils, libraire, quai des Augustins, n^o. 29.